

## déshabillés

« Lorsqu'on peint, on peut déboucher soudain devant une chose si démesurée que personne n'en viendra jamais à bout... », écrit Rainer-Maria Rilke dans ses lettres sur Cézanne. Brigitte Batteux emprunte cette voie. Sa démesure est obsession. Et son obsession est le corps. En effet, depuis plus de dix ans, l'homme hante ses tableaux. Elle le regarde, le cherche, l'observe. Et le traque. Sans cesse. Elle désire peindre le corps. Elle sait cela. Elle ne sait que cela. Figure massive dans l'embrasement d'une porte, il passe souvent dans ses toiles. Les traverse. Fugitif, timide, un peu gauche. Puis marqué, torturé parfois. Mais comment montrer les états multiples de l'être, « ses moi et ses émois », s'interroge depuis peu l'artiste, qui, comme son aîné Henri Michaux a été marqué dans sa jeunesse par l'enfermement et la solitude de pensionnaire. Comment donc capter sa diversité et ses paradoxes ? « Moi se fait de tout, hurlait le père de Monsieur Plume. Il n'est pas de moi, il n'est pas dix moi, il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre ». La littérature libéra l'un et l'autre. Et si à quinze ans, Brigitte Batteux dévore Rimbaud, ce sont désormais les « personnages doubles », dit-elle, de Fernando Pessoa qui guident son œuvre.

## Les corps sans tête

« Une amie travaillait le latex. J'ai tout de suite été fascinée par cette matière... Suivirent un an de travail et d'essais... Un désir et un plaisir encore jamais rencontrés », avoue le peintre. Puis « quelqu'un a posé dans l'atelier ». Depuis dos à l'immense verrière qui accueille la lumière, demeure une forme d'homme assis. Un moule imposant et massif. Nu. Sans tête. Brigitte Batteux le travaille depuis des mois. Patiemment. Au pinceau. Violant toutes les règles classiques de l'art, elle étale sur la matrice de grillage et de papier de soie, le latex. Couche après couche. Pures ou mélangées à des charges calcaires, de la sciure ou des voiles, colorées de pigments, les nouvelles peaux de l'homme déshabillé deviennent chair et se teintent. D'ocre, de noir de gris, de gris de bleu... Ils sont ainsi dix-neuf. Dix-neuf corps dévêtus et sensuels à s'être échappés des toiles pour se libérer dans l'espace. Pour prendre vie. Suspendus à des cintres, selon leur texture, leur transparence, leur matité, ces corps inanimés, ces anatomies mystérieuses changent de forme et d'attitude. Disloquées comme arrachées, ces mues successives se tordent ou se disloquent, dévoilant les sentiments et les passions humaines. Leurs pulsions. Nœuds de chairs, boursoufflures, écrasement, spasmes, affaissements, les mettent dans tous leurs états. Reproduction, répétition, contradiction, transformations incessantes, inépuisables, épuisantes. Multiplication, donc. Rien de morbide ou de mortifère dans la démarche de Brigitte Batteux. Et, pourtant, même si l'artiste refuse d'y voir le tragique, on ne peut que prendre conscience, derrière cette fascination du corps, qu'il y a des siècles de christs morts, de tortures, de massacres où s'inscrivent l'histoire de l'homme et le questionnement de l'art. Car le peintre guette « le

mécanisme de la vie, de la non-vie qui se prend pour de la vie... -Elle- épie la solitude, la solitude où vient mourir le bruit de la multitude ». (Henri Michaux)

### En appel des visages

Dissociation. Aux corps décapités répondent des visages. Une constellation de visages. Pendant toute une année également, Brigitte Batteux a saisi des portraits, captés des physionomies. Amis ou inconnus participèrent à sa quête. Parmi les dizaines de photographies récoltées, seulement sept furent élues. Puis, comme Francis Bacon, comme Arnulf Rainer, elle retravaille les images. Les couvre et les recouvre à l'aide de l'huile ou de la cire. Mieux encore, elle décline les portraits en série. Souvent en noir et blanc, où, parfois, l'original, dans un rouge sourd, apparaît au centre, comme un petit miracle d'éclat. Jeux de cache-cache, de double face, de remise en cause de la ressemblance. Pire. Dans un plaisir de métamorphoses infimes et infinies, les têtes perdent leur identité et deviennent des ombres. Comme un écho à elles-mêmes. Enigmatiques. Peut-être saisies par la transe, en proie au néant, sondant l'inconnu. Ici, derrière les bandelettes de peau, il n'y a plus ni homme, ni femme. Seules les émotions, les vibrations passent de visage en visage dans une œuvre qui prend des proportions monumentales. Ballet guidé par la musique d'ombre et de lumière. Telle Sisyphe, l'artiste représente plus de trente fois une tête toujours différente. Comme un défit jeté à elle-même, à la sémantique et à l'art. Nul doute, la notion de modèle s'effondre. Car la jeune femme aveugle le regard de part et d'autre. Reste la vitrine d'une « anima » toute puissante où se rejoignent les forces de la peinture qui figurent et défigurent en même temps. Ainsi, le geste à la fois destructeur et révélateur de Brigitte Batteux, toujours recommencé, toujours sans complaisance, désigne encore une fois l'inépuisable multiplicité du corps. Et de l'espace aussi. De ses doigts subtils, elle touche le fond de l'homme : son âme. Comme Giacometti, mais avec d'autres moyens, elle partage une même recherche d'intensité et de densité de présence. Une présence évidente, révélée, subite et terriblement forte. Dans un entretien avec Jean Clair, Francis Bacon disait aussi : « c'est la question de donner au personnage l'image de la ressemblance sans son ennui... On voudrait que la chose soit là et pas là, en même temps ». Entre la présence et la dispersion. L'être... Absolu.

Reste le vertige apaisant des « doubles ».